
Caroline-Anne Coulombe.

Ce qu'il y a d'absolu.

Ottawa: Le Nordir. 1995. 67 p.

Hélène Boissé.

De l'étreinte.

Montréal: Triptyque. 1995. 81 p.

La poésie de Caroline-Anne Coulombe, depuis *L'absence* (1991) et *Le cycle des ronces* (1992), est marquée par la conscience d'une rupture. C'est cette rupture, ce langage de la démarcation, qui rend l'expérience poétique possible. Dans les premières oeuvres, la distance était souvent ironique, sarcastique même. Ici, dans le dernier recueil, il s'agit d'un seuil plus douloureux. Est-ce la perte d'un amour, la lumière nostalgique d'une rencontre, puis d'un abandon fulgurant? Le texte ne le dit pas, du moins pas clairement. Ce qui est certain, c'est que la narratrice entreprend maintenant un périple qui s'apparente plutôt à une ascension mystique, à une recherche de l'absolu.

Mais le voyage que nous propose Caroline-Anne Coulombe est empreint d'ambiguïté et de malaise. Si le titre et nombre d'autres descriptions sont ici mis à l'abri, protégés par la courbe des pa-

renthèses, c'est que l'absolu est toujours timide:

mon amour, pardonne-moi
mes silences et mes fuites,
pardonne-moi de ne pas savoir
écrire ton corps et qui tu es

si je suis malgré moi téméraire
c'est que mes mots sont timides
(45).

Du coup, la détermination d'en finir une fois pour toutes, d'acquiescer à la "tentation de l'exil," se transforme en supplication. Les parenthèses ont beau se succéder, leur belle rationalité ne réussit pas à apporter le réconfort nécessaire. Elles sont les signes d'aveux incertains, d'un curieux embarras.

L'univers de Caroline-Anne Coulombe se présente donc comme le lieu d'une résolution éventuelle de tous les conflits dans l'idéalité du langage; mais la calme assurance de la narratrice ne fait que cacher l'inquiétude qui persiste. Si, d'un côté, les maux de l'amour semblent résolus ("Elle est partie la barque déracinée/qui emporte avec elle mon passé," p. 18), ces parenthèses aussitôt refermées, aussitôt entrouvertes, cèdent toujours devant l'appel insistant de l'écriture. Et, avec elles, revient au port

la barque avec à son bord la passagère blessée.

Ce qu'il y a d'absolu) n'est donc pas une oeuvre d'abstraction formelle, ni de renouvellement du langage poétique. Elle se déroule sur le mode, parfois assez prévisible, de la confession autobiographique. Néanmoins, c'est curieusement dans ses appels à des notions un peu élimées d'idéal et d'absolu que cette oeuvre atteint ses plus sûres affirmations.

es différentes étapes du livre d'Hélène Boissé s'inscrivent aussi dans une démarche autobiographique. Mais cette démarche imprime au langage poétique de *De l'étreinte* une forme merveilleuse que l'on n'attendait pas. Voici donc un recueil surprenant, par la force de ses allusions, toutes elliptiques, par le bris infiniment mesuré de sa syntaxe, par l'économie de son vocabulaire. *De l'étreinte* est à mon sens l'oeuvre la plus achevée d'Hélène Boissé, ce qui n'est pas peu dire puisque les deux recueils précédents (*Je n'écris plus. Et autres infidélités*), tous deux parus en 1990, ont remporté des prix littéraires importants.

Plus que jamais, la poésie d'Hélène Boissé est une interrogation sur le temps. Le temps de notre modernité, celui que nous voyons affiché partout, sur nos murs, sur nos bâtiments, sur nos appareils ménagers, sur nos calendriers

et agendas. Ce temps est notre cohérence, notre sagesse toujours fausse. Mais cette omniprésence du temps ne fait qu'augmenter le désir, la recherche effrénée de l'amour. Parfois le temps l'emporte et nous condamne:

C'étaient toujours les mêmes retards le coeur cède aux horloges (p. 18).

Parfois s'impose plutôt la tendresse du désir: La peau l'oeil la joue contre l'éternité (p. 52).

Mais le ton du recueil d'Hélène Boissé reste sombre.

Car il y a la quotidienneté, la famille, le couple toujours déjà vieux dès sa naissance, tout cela auquel Hélène Boissé donne un caractère d'absolue étrangeté. En fait, la vie ne nous réserve pas de "lieux indemnes" (p.23). Même l'amour qui reste au centre de l'étreinte n'échappe pas aux gestes futiles de l'apparence: "l'amour est une dernière superstition" (p. 35). Nous sommes victimes d'un vieillissement prématuré qui nous force toujours à interroger le passé, à douter de la pertinence du présent. Le problème, c'est que le déclin n'atténue pas, dans *De l'étreinte*, l'intensité du désir: il ne fait que l'accroître. C'est de

cette tension même qu'est faite l'intériorité, d'une confrontation permanente entre le temps et le désordre:

et ce long pin dans la verticale du ciel tremble en moi l'amoureux désordre de l'oeil l'étendue des racines sous la peau (p. 67).

Ce qui fait la très grande valeur littéraire de ce recueil et le plaisir très grand que l'on en retire à la lecture, c'est sa cohérence formelle et thématique. Nous sommes dans un univers poétique qui, en dépit de ses doutes et de ses interrogations, continue d'imprimer un sens et une forme à la vie. Il y a là une sorte de courage chez Hélène Boissé une témérité, dirait-elle — tout à fait digne d'admiration.

François Paré
University of Guelph

France Daigle.

1953, chronique d'une naissance annoncée.

Éditions d'Acadie. 1995. 165 p.

Ce roman présente une double trame. D'une part nous sommes en 1953, année de naissance de l'auteure, où nous suivons les débuts dans la vie d'un certain Bébé M., malade, et qui requiert toute l'attention de sa mère et de Garde Vautour. D'autre part, nous suivons une deuxième trame, celle de la grande histoire, qui se passait à l'époque. Pour ce faire, les deux femmes se tiennent au courant en lisant *L'Évangéline*, ou en faisant référence à des ouvrages écrits à l'époque, tels que *Le Degré Zéro de l'écriture* de Roland Barthes. Nous suivons donc une retranscription des faits saillants de l'époque, tout en veillant Bébé M., future écrivaine. Par exemple, les deux femmes, en berçant le bébé, suivent pas à pas la mort de Staline, le couronnement de la reine Elisabeth II et les rebondissements de l'histoire à l'autre bout du globe. Il semble que le petit monde d'une famille acadienne s'ouvre soudain sur la planète, grâce aux médias. Avec cette masse d'information qui fait voyager aux quatre coins du monde, avec ces réflexions